

Sculpteur chinois

Hung, l'homme au trait de feu

En cette année dédiée – en France – à la Chine, un sculpteur chinois est venu exposer près de Paris. Hung est un artiste particulier, non seulement parce qu'il a exercé plusieurs métiers et beaucoup voyagé mais encore parce qu'il se replonge dans les racines de sa culture.

Hung : son nom en chinois signifie « eau torrentielle », « inondation », mais aussi et en même temps « feu ». Il évoque à la fois l'ardeur de la fournaise, la lave brûlante qui s'écoule, et l'eau impétueuse qui roule et bouillonne. Ainsi son nom d'artiste est déjà en soi une rencontre : celle de deux éléments contraires qui se cherchent et se répondent.

Les multiples facettes de l'artiste et de ses œuvres

Né à Hong-Kong il y a une cinquantaine d'années, il a vécu ensuite en Italie, en Suisse, aux Philippines, en Corée du sud. Et avant de travailler comme sculpteur, il a été tour à tour danseur, chanteur, rédacteur et graphiste dans un journal. De quoi y perdre son latin (ou plutôt son mandarin...), ou de quoi s'enrichir des multiples facettes des cultures que véhiculent les hommes. Et c'est bien ce qu'il a fait.

En ce week-end de septembre 2004, une foule enjouée déambule dans les rues d'Issy-les-Moulineaux (région parisienne) où se tient le Marché des arts, qui rassemble environ 200 artistes. Hung y expose quelques-unes de ses œuvres à côté d'artistes français, italien, arménien, japonais. Là encore, le monde s'est donné rendez-vous. Devant les sculptures de Hung, je vois que beaucoup s'arrêtent,

saisis. On sent qu'il se passe quelque chose. Suspendus en l'air comme des cris qui traversent l'espace, ses danseurs, immortalisés dans leur élan, interceptent le regard du passant. A côté, cinq petits chameaux de bronze, paisibles et ramassés, invitent au voyage. Et puis surtout ses personnages, aux visages qui ne sont presque qu'un trou béant et qui vous agrippent avec une telle présence, ses visages aux regards perçants, qu'un mince trait de fer fragile relie à des mains presque plus vivantes que nature.

« C'est un peu comme si j'avais redécouvert le feu ! »

Je me souviens de mon premier contact avec les œuvres de Hung. C'était il y a deux ans, précisément à Issy-les-Moulineaux, où il venait exposer pour la première fois.



Hung lors d'un voyage en Chine devant l'armée de soldats d'argenterie à Xian.

J'étais restée bouche bée devant une grande sculpture de fer, représentant une femme en fauteuil roulant. Sujet pour le moins inhabituel, traité ici sans misérabilisme, mais avec une telle force, une telle présence. Elle s'appelait Agathe, c'était la mère d'un de ses amis. Cette sculpture était le fruit de leur dernière rencontre, quelques jours avant sa mort. Pratiquement tous les passants s'arrêtaient. J'ai rarement vu une œuvre aussi criante de vie. Et pourtant, il y a finalement si peu de matière dans les sculptures de Hung. Quelques lignes de fer, comme s'il dessinait dans l'espace, des traits soudés ensemble en quelques points, beaucoup de vide et puis, en quelques endroits, des morceaux de corps soigneusement reconstitués, goutte à goutte, avec du métal en fusion ; on y sent les muscles qui vibrent, et les nerfs qui transmettent l'énergie de la vie. Tout cela est le fruit d'un long travail de patience, une lutte avec la matière. Avec un chalumeau à la main, à 3000 degrés, derrière de sombres lunettes pour protéger les yeux, l'artiste fait plier le fer et lui donne la forme qu'il veut.

« J'ai découvert cette façon de travailler en 1990, me raconte-t-il. Je revenais de huit années passées aux Philippines, où j'avais laissé de côté mon travail artistique. Tout d'un coup, j'ai pris conscience qu'avec un chalumeau à la main, l'homme a une puissance extraordinaire. Grâce à la chaleur de la flamme, je pouvais reconstituer n'importe quelle ligne, retrouver n'importe quelle forme. C'est un peu comme si j'avais redécouvert le feu. Cela n'a pas été pour moi

le fruit d'une recherche, j'ai reçu cela comme un don. Un jour j'ai eu l'idée que ce travail était fait pour moi. Le feu peut faire fondre le fer, qui est dur et en quelques secondes, il devient liquide. Puis à nouveau, le fer redevient solide. C'est une véritable magie et aussi un rêve pour le sculpteur. Tu peux transformer la matière, selon ta volonté. Aidé par ce feu, tu domptes la matière et elle t'obéit .»

Il sent qu'il doit retrouver ses racines chinoises

Cette idée soudaine qui l'a envahi en un instant est décisive pour lui. « J'ai trouvé, j'ai trouvé » raconte-t-il à son entourage. Mais autour de lui personne ne comprend, il doit faire ses preuves. De fait, il faut ensuite du temps à Hung pour découvrir et maîtriser cette technique. Il passe des jours et des nuits de dur labeur, de passion aussi. Le travail est rude, il y a la chaleur et l'éblouissement de la flamme, les étincelles qui volent en éclat, les disques coupants, il faut se protéger car tout faux mouvement lui fait prendre de véritables risques. Peu à peu, sans le vouloir, il a l'impression de devenir un gladiateur, comme si ses journées se passaient à lutter avec la matière. Et chaque soir, quand il rentre chez lui, c'est comme s'il sortait de l'arène, en vainqueur. D'ailleurs son talent prend forme, les œuvres naissent sous ses mains, et il commence à être reconnu,

Hung au chalumeau : « Aidé par ce feu, tu domptes la matière et elle t'obéit .»



gagne des concours d'art, participe à des expositions. Plus récemment, une autre question s'insinue en lui : « Ce rapport que tu as avec la matière est-il vraiment juste ? Dois-tu la vaincre à tout prix ? Est-ce juste que tout dépende de ta toute-puissance et de ta volonté ? » Et soudain il lui semble qu'il a peut-être violé la nature. Il lui vient le désir de changer son attitude intérieure, de dialoguer avec la matière et non plus de la vaincre. Il lui faut laisser parler le fer et sa rouille. Et de sculpteur qu'il était, il se sent devenir dessinateur. Extérieurement, son travail est le même pourtant. Mais maintenant ce

n'est plus la masse de la matière qu'il travaille, mais c'est sa ligne qu'il soigne. Ses traits, dessinés dans l'espace, lui permettent de caresser la matière tout en la respectant. Et tout son art se concentre à redécouvrir justement le trait, c'est-à-dire l'essence même des choses. Il repense à la calligraphie de son enfance, il sent qu'il doit retrouver ses racines chinoises et il décide, après trente ans passés en tant d'endroits différents du monde, de retourner au moins trois mois par an dans son pays d'origine. Je pense en l'écoutant au merveilleux livre de Fabienne Verdier, *La passagère du silence*, où cette peintre française raconte son parcours initiatique de dix années en Chine auprès des plus grands maîtres de calligraphie. J'y retrouve cette même recherche exigeante et passionnée de l'essentiel. Puis je me replace devant les sculptures de Hung. Face à moi, ses personnages me regardent. Par les zones vides de leurs visages, j'entre en eux mais ils ne m'emprisonnent pas. Leur transparence pénètre en moi. Cet échange vital se passe en silence, et leurs mains effilées qui tiennent l'archet ou se posent devant eux attestent qu'ils sont vivants. Et le dialogue peut se répéter à l'infini. Par son art, Hung ouvre une porte, il nous invite à y entrer sur la pointe des pieds. Gageons que pour lui, et pour nous, ce n'est que le début du voyage...

Sylvie GAROCHE

